

NOVEMBRE 1975

9ème BIENNALE DE PARIS : L'ART VIDEO REPRESENTE

La 9ème Biennale de Paris qui s'est déroulée du 19 Septembre au 2 Novembre 1975 au Musée d'Art moderne, au Musée national d'Art moderne et au Musée Galliera a réunit tous les jeunes artistes étrangers (moins de 30 ans), qui ont été sélectionnés pour témoigner à travers leurs oeuvres de la conception nouvelle de l'Art moderne. A ce titre, l'Art vidéo y fut représenté grâce aux nombreuses réalisations émanant de tous les horizons projetées sur les 15 postes installés dans les différentes salles. Le public a pu assisté à la projection de bandes très personnelles dont : "Female sensibility" de Lynda Benglis ; "Souvenir de jeunesse" de Christian Boltanski ; "Amazone" de Ulrike Rosenbach ; "Level" de Williams Viola ; "The Loom" de John Fernie ; "L'objet" de Jacques Louis Nyst ; "Vidéo dances" de Juan Downey ; "Bodies actions" de Valie Export et bien d'autres encore. Il était important que l'Art vidéo soit représenté à cette 9ème Biennale de Paris. Il reste à souhaiter que d'autres réalisations de ce genre puissent avoir lieu plus souvent.

Jean Eve chante la nature. Il dit beaucoup du travail des agriculteurs, du printemps à l'hiver. Des champs, des arbres, du verger, de la forêt, une rivière lui suffisent. Il est libre comme l'oiseau dont il voudrait saisir le vol. Je ne crois pas que les artistes paysans chinois présentés au Musée Galliera le soient autant. Ou alors quel peuple extraordinaire de travailleurs qui ne pensent qu'au travail même lorsqu'ils ne travaillent pas, comme semblent en témoigner les titres surprenants de leurs oeuvres : L'élevage du ver à soie — Soins aux jeunes plants — La culture des plantes médicinales — Résultats féconds de la culture scientifique — Sarclage de printemps — Soins de la pépinière — Une bonne récolte de maïs — La joyeuse cueillette du coton. Ils nous paraissent conditionnés ainsi que l'on dit pour l'air, jamais trop chaud, jamais trop froid. L'ensemble n'est pas des plus folichons, on s'en doute, mais fort gentiment peint dans des couleurs souvent de beaucoup d'éclat, des couleurs qui amusent l'œil. Une réunion de belles images peintes par de grands enfants pour les enfants sages de tout âge, autant dire les enfants de la patrie.

Il s'agit des peintres paysans du district de Houhsien, dans la province du Chensi (*). Ils ont débuté en 1958. « l'année du Grand Bond en avant », le Comité du Parti du district ayant organisé un stage de formation artistique. Quelques professeurs de l'Institut des Beaux-Arts de Sian y dispensaient des cours. L'élan était donné qui ne faiblissait aucunement : « les peintures révolutionnaires ont une grande force, le peuple les adore, tandis que l'ennemi en a peur. Une fois le pouvoir culturel saisi par les paysans pauvres et moyens-pauvres, des fleurs rouges s'épanouissent sur le front artistique » disent les « masses locales ». Bigre !

Après son émancipation — nous lisons le catalogue — il (le peuple travailleur) peut non seulement créer avec ses propres mains des richesses matérielles dans l'édification de la Chine nouvelle, socialiste, mais aussi peindre des paysages splendides de la patrie et les images sublimes des héros prolétaires pour chanter leur héroïsme et leur idéal révolutionnaire ». Nous sommes loin des causeries frivoles, des discussions de café où chacun — mine de rien — s'efforce de se mettre sur le devant de la scène, fait étalage de sa culture. Nous ne connaissons guère de gens simples, de gens désintéressés sur le boulevard du Montparnasse ou ailleurs.

La joie supérieure de l'attentif paysan de la Chine, nous surprend. Dans nos villages les paysans, heureux je pense d'être paysans, n'ont pas toujours — ainsi que l'on voit à Galliera — le sourire aux lèvres. Le travail est difficile. Quelques-uns barrent les routes. La joie n'est pas partout. On les comprend. Nous connaissons tous des difficultés. Le Français — cet être curieux rarement satisfait — au lieu d'avoir le plus grand respect pour l'homme des champs, cet homme libre qui n'obéit qu'aux cadences, qu'aux humeurs du ciel, tourne en dérision le nom qui le désigne, je fais allusion à bouseux, croquant, cul terreux, pedzouille, péquenot, pétrousqin, cambrousard... A Cannes, au Martinez, ayant sèchement exigé une « sono » moins bruyante, je me suis fait traiter de paysan par un directeur du genre espagnol. Il voulait m'injurier, ce danseur mondain. Alors un grand bravo à Mao Tsé-toung qui s'est efforcé de donner un peu de noblesse (qu'on excuse le mot) au travail de la terre. « Avec le temps et la patience la feuille du mûrier devient satin », le paysan n'est plus bouseux, mais pour prendre cette fois un proverbe français : « Qui veut

trop prouver ne prouve rien », et les sourires des paysans fixés d'un pinceau obéissant agacent. Cette description d'un monde édénique devient suspecte.

« Nous exigeons — dit Mao Tsé-toung — l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu politique révolutionnaire et d'une forme artistique aussi parfaite que possible » ; exigeons, le terme gêne car ainsi que le pensait Lao Tseu (500 av. J.-C.) « imposer sa volonté aux autres, c'est force. Se l'imposer à soi-même, c'est force supérieure. » Il ne faut pas que la contrainte étouffe la vie... ; les joies viennent uniquement de nous-mêmes. On ne peut forcer les gens à être heureux. On peut seulement améliorer leur sort.

Je crois que Jean Eve l'ajusteur de chez Amilcar, de chez Peugeot, connaissait le bonheur. On a envie de se promener dans ses tableaux, pas tellement dans ceux des paysans du district de Houhsien, en Chine ce pays aux paysages pourtant d'une prenante et grande beauté. — J.C.

(*) La province de Chensi d'une superficie supérieure au tiers de celle de la France est bordée au nord par la Grande Muraille, à l'ouest par le massif montagneux du Chan-si. Le fleuve Jaune dans son cours supérieur la traverse, au sud. C'est dans la région la plus pauvre de la province, à Yen-ngan, que Mao Tsé-toung et ses compagnons s'établirent après la « longue marche » de 1930. Les bases de la révolution allaient être fondées.

LIU TCHE-TEH : Soins aux jeunes plants.



2 Nov. 1975

lyonnaise
21 Novembre 1975

arts

La Neuvième Biennale de Paris

« L'Art est-il chose déjà passée » comme l'écrivait, au début du XIX^e siècle, Hegel ? De toute manière il est important d'abandonner tous les critères esthétiques habituels attachés aux formes, aux couleurs, aux cadences, aux rythmes à la suggestion des espaces, si l'on désire prendre quelque intérêt à la Biennale de Paris. Ici, dans les salles des musées (national et municipal) d'art moderne de la capitale française, il importe d'être disponible et d'adopter les codes « artistiques » proposés par des individualités venues de toutes les parties du monde.

En fait, de quoi s'agit-il quand on trouve, rassemblés, dans des salles de musée où l'on contemple ordinairement de la peinture et de la sculpture, des graphiques, des morceaux de bois ou de chiffons, des documents photographiques, des « films » de vidéo, etc ? On doit répondre que l'on est, à la fin du XX^e siècle et qu'un nouveau langage se trouve sinon inventé du moins balbutié par une multitude de chercheurs.

L'abstraction a fait son temps, le pop est enterré et sur les dépouilles de ce que l'on pourrait dénommer la langue traditionnelle naît un langage nouveau, appelé à donner à l'œuvre d'art, si l'on peut utiliser encore cette expression, une orientation tout à fait nouvelle. Aussi est-il indispensable de modifier ses critères de jugement et de perception, si l'on désire visiter la Biennale parisienne.

Les marxistes imposent une analyse matérialiste de la manifestation artistique. Le refus de l'apparence les porte à interroger le matériau sur lequel ils travaillent et à mettre à nu, matériellement le support et la surface du tableau. Les résultats — vus à partir de « l'ancienne-optique » — ne sont guère excitants, mais il ne s'agit pas ici de faire frémir, ni de plaire, mais d'atteindre la dialectique, propres mécanismes de la création. Ces positions sont défendues par les « artistes » conceptuels, décidés à nier la matérialité de l'opération esthétique et à proposer des schémas, des « mémoires » où sont précisées les idées de ces témoins sur leur prise de position à l'égard des phénomènes. L'œuvre n'est donc plus « récupérable » par les circuits artistiques commerciaux, elle appartient aux « concepts ». De la négation de la manifestation, à la prise de conscience du participant appelé à faire part de ses réflexions en utilisant sa propre personne pour manifester ses options, il n'y a qu'un pas, celui-ci est franchi par les manifestants du « bobby art », de ceux qui se servent de leur corps pour extérioriser leurs idées, allant jusqu'à la prise de conscience des transsexuels, des travestis. Par contre, l'opération qui semble la plus étonnante est celle qui fait appel à la transcription électronique des images au moyen de la vidéo. Ici, d'innombrables ressources s'imposent et on comprend pourquoi, une forte proportion des participants de cette Biennale sont partisans de ce nouveau mode d'expression. N'étant pas militant marxiste, nous avons eu de la peine à déchiffrer, dans les images d'Épinal réalisées par les paysans lettrés de la Chine communiste, la participation des cultivateurs chinois à l'élan révolutionnaire.

René DEROUILLÉ